

"L'ANTECHRIST COMME EVENTUALITE POLITIQUE"
OU LES PROTOCOLES DES SAGES DE SION

Yannis THANASSEKOS

On peut considérer les Protocoles comme l'ouvrage le plus répandu dans le monde après la Bible (...). En Allemagne surtout, cet apocryphe est devenu la base d'une mystique aveugle, passionnée, agressive (...), empreinte même de ce messianisme qu'inspire à l'ardeur fanatique des néophytes la conviction d'une mission sacrée dévolue par le destin.

Henri ROLLIN (1)

Ce livre d'Henri Rollin m'est revenu en mémoire alors que, parcourant les rayons de la Bibliothèque de la Fondation Auschwitz, je cherchais à y classer le stupéfiant ouvrage qu'on venait, fort aimablement d'ailleurs, de nous offrir : Les Protocoles des Sages de Sion (2). Parfois la pensée devance, tristement, la réalité : quelques semaines plus tard, j'apprenais par la presse l'in vraisemblable intervention du délégué de l'Arabie Saoudite au Colloque sur la Tolérance religieuse organisé par l'O.N.U. en décembre dernier à Genève et ce, dans le cadre de l'anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme !

-
- (1) Henri ROLLIN, L'Apocalypse de notre temps, Paris 1939, p. 40
(2) Les Protocoles des Sages de Sion, ed., Steendandt, Bruxelles 1943

Reprenant l'ineptie en son origine, M. Maarouf Al Daoualibi se lança, on s'en souvient (1), dans une violente diatribe antisémite directement inspirée de ces fameux Protocoles des Sages de Sion. Chose encore plus étonnante : à part quelques protestations (2), ce Monsieur qui regrettait, selon les extraits de son discours publiés par la presse, "qu'Hitler ne soit plus là pour nous rappeler tous les motifs qu'il y a eu de s'en prendre aux Juifs" (3), a pu, le plus tranquillement du monde, continuer et achever son discours. Mais faut-il vraiment s'étonner ? Si nouveau il y a, il réside uniquement dans le fait que pareille chose ait pu se produire dans le cadre d'un séminaire organisé par la très respectable Organisation des Nations Unies. Mais, sous un autre rapport, nous n'avons là que le prolongement - si ce n'est l'aboutissement - d'une politique relativement récente et bien précise : celle qui consiste, sous couvert d'objectivité et de tolérance, d'instituer en interlocuteur les divers Faurisson, Degrelle, Le Pen, etc. (4). Décidément, la banalisation du fascisme et du racisme procède parfois de démarches plus paradoxales. Qu'est-ce à dire ? Faut-il adopter, contre l'enseignement du grand Voltaire, l'injonction du jeune révolutionnaire : "Pas de liberté pour les ennemis de la liberté" ? S'agissant de la tolérance, et en guise de réponse à cette question capitale, je cède volontiers la parole à celui qui, parmi les fascistes, aurait le plus à nous "apprendre" dans ce domaine : Alfred ROSENBERG.

-
- (1) Voir entre autres Le Monde du 12.12.84 et Le Soir du 11.12.84
(2) Dont celles des représentants du Costa Rica, des Etats-Unis et du Canada
(3) Le Soir du 11.12.84 ("Boomerang")
(4) Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° 5 et 6-7, pp. 7-12 et 37-38

Jadis les idées de tolérance étaient le fait de penseurs enthousiastes : elles sont devenues l'instrument de conspirateurs politiques pour devenir, au seuil du XXe siècle, celui de vulgaires criminels. (1)

Telle est, crûment exprimée, la conception fasciste de la tolérance. Faut-il la tolérer alors même que nous avons eu la dramatique expérience de ses effets réels, historiques ? Répondre par l'affirmative serait, je le pense, une erreur impardonnable. Il n'y a de démocratie que militante, toujours en éveil, vigilante, énergique, mobilisatrice.

Mais revenons aux Protocoles des Sages de Sion. Certes, l'Histoire, en tant que discipline, a connu nombre de faux documents, certains d'ailleurs fort illustres (des documents falsifiés ou même construits de toutes pièces). Partiellement, on le sait, la grande idéologie nationaliste et patriotique consécutive à "l'éveil des nationalités" (première moitié et milieu du XIXème siècle), tirait une grande partie de sa "légitimité" de certains faux historiques (légendes et mythes falsifiés). Le romantisme qui, dans sa version allemande, constitue une des composantes de l'idéologie fasciste, participait, à plusieurs titres, de ce mouvement. S'agissant toutefois des Protocoles cette discussion de critique historique - aux conclusions bien connues - perd tout intérêt et s'efface devant l'odieux et la monstruosité de leur instrumentalisation politique. Faire un compte rendu analytique de cet ouvrage nous conduirait, immanquablement, à répéter les fantasmagories et les inepties qu'il contient.

(1) Alfred ROSENBERG, Le Matin, 29 novembre 1940, cité dans Politzer contre le nazisme, Ed., Sociales, 1984, Paris, p. 150.

Mieux vaut, pensons-nous, donner quelques éléments connus et moins connus (du grand public) sur l'origine et l'histoire tourmentée de ces fameux "Protocoles". Quant à leur sinistre carrière et l'usage qu'en fera le nazisme, ce sont là des faits suffisamment connus pour ne pas les évoquer en détail ici.

Pensons donc à cet extrait, si souvent cité, de Mein Kampf :

Si le juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde, son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. Alors notre planète recommencera à parcourir l'éther comme elle l'a fait il y a des millions d'années : il n'y aura plus d'hommes à sa surface. (...) c'est pourquoi je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car en me défendant contre le juif, je combats pour défendre l'oeuvre du seigneur. (1)

Ces paroles typiquement hitlériennes ne prennent toute leur signification que lorsqu'on les rattache précisément à la question des Protocoles des Sages de Sion. Le grand public connaît sans doute une bonne partie de l'historique de ce célèbre ouvrage. Il contiendrait en effet un plan minutieusement détaillé et destiné, à la suite d'un vaste complot, à établir la domination juive sur le Monde. Le plan en question, mis au point, semble-t-il, par un mystérieux groupe juif, était censé avoir été établi et consigné par écrit à Bâle en l'an 1897 !

(1) Adolf HITLER, Mein Kampf, trad. française, Paris 1934, pp. 71-72

Mais par malchance, ce fameux "document historique" s'est révélé être un faux vulgaire, fabriqué littéralement de toutes pièces à la bibliothèque nationale de Paris en 1897 ou 1898 et de plus sur ordre du général Rachkovski qui était, ni plus ni moins, le chef de la section étrangère de la police secrète russe (l'Okhrana). Tout cela a déjà fait l'objet de plusieurs discussions (x). Ce qui en revanche est moins connu du grand

(x) Je suis loin de connaître dans le détail cette extraordinaire discussion qui n'a cessé, depuis la fin du XIXème siècle, de tourmenter les esprits. Scandée par les diverses offensives et contre-offensives antisémites, conduisant - déjà à l'époque ! - à des procès "pour falsification et diffamation" (procès de Berne), cette discussion mobilisa des énergies inouïes, des sources parfois fort anciennes et des ouvrages politiques du milieu du XIXème siècle (Maurice JOLY, Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu ou la politique de Machiavel au XIXe. siècle, 1865, Jacob VENEY, Machiavel, Montesquieu et Rousseau, Berlin 1850 etc. Il est tout de même intéressant de constater que tous ces grands politologues ou sociologues du passé sont aujourd'hui encore au centre des grandes controverses sur le totalitarisme). Dès les années 30' toutefois, ces débats sur Les Protocoles reprirent de plus belle. La raison en est évidente. Il est difficile de s'y retrouver tant il est vrai que les pamphlets fascistes et antisémites sont exécrables, médiocres et odieux. Retenons, dans le contexte belge, l'article du Père jésuite, R.P. CHARLES, qui défendit, à la suite de tant d'autres, la thèse du plagiat (R.P. CHARLES, "Les Protocoles des Sages de Sion" in La Nouvelle Revue Théologique, janvier 1938, publié également sous forme de tiré à part chez Casterman à Tournai avec l'imprimatur du Vicaire général L. Lecouvert). Cette même année arrivait de Lausanne, sous la plume de H. de VRIES de HEKELINGEN, une nouvelle "thèse" tout aussi stupide que les précédentes sur l'authenticité desdits Protocoles. (H. de VRIES de HEKELINGEN, Les Protocoles des Sages de Sion constituent-ils un faux ?, Imprimerie A. Richat Pache, Lausanne, 1938). Déployant toute une rhétorique pitoyable sur le fait de savoir "à qui incombe la charge de la preuve pour faux", incapables de résister aux assauts répétés de la critique historique et qui avait déjà fait savoir son verdict, accusés à des discours de plus en plus incohérents, les antisémites se voient obligés, en 1943, d'avouer: "Où et à l'occasion de quelles circonstances furent rédigés les Protocoles n'a aucune

public, ce sont peut-être les véritables débuts de la réelle carrière de ce faux magistral, longtemps avant qu'Hitler ne s'en empare pour en faire l'usage que l'on sait.

En effet, Les Protocoles ne commencèrent à exercer une réelle influence qu'à partir du moment où un bizarre prophète russe itinérant pensa à les intégrer - peut-être d'ailleurs en ignorant qu'ils étaient des faux - dans son ouvrage politico-religieux sur la venue imminente de l'Antéchrist : Le Grand et le Petit. L'Antéchrist considéré comme une prochaine éventualité politique, 1905. Nous connaissons la situation politique et sociale en Russie tout au début du XXème siècle. Très vite, les officiers russes, fanatiquement orthodoxes et tsaristes, adoptèrent cet ouvrage et surtout les Protocoles qu'il contenait, comme leur véritable Bible de combat.

importance." ! (voir Préface p. 13 des Editions Stenlandt des Protocoles des Sages de Sion, Bruxelles 1943) ; autrement dit "aucune importance" si ces "circonstances" étaient celles d'un sinistre plagiat. L'important est ailleurs voyez-vous : il réside dans le fait, établi par "la recherche scientifique" (!) (idem p. 16) "que les juifs aidés par leurs créatures les F.F M.M sapent notre société suivant le plan des Protocoles" ! (idem, p. 15). Rarement la critique historique en tant que méthode d'analyse critique des textes et documents, a reçu des coups aussi bas. (Pour ce qui est des études récentes dans ce domaine voir Norman COHN, Warrant for Genocide, Londres 1967, trad. franç., Histoire d'un mythe la "conspiration" juive et les Protocoles des Sages de Sion, Paris, Gallimard, 1967). Remarquons pour terminer que les débats actuels avec Faurisson rappellent tristement, bien que sous d'autres formes, les discussions d'alors sur Les Protocoles. Avec une différence toutefois qui a son importance et sa signification. A l'époque l'antisémite disait : "l'argument de l'authenticité des Protocoles étant posé, c'est aux juifs qu'incombe la preuve ... du contraire" ! Bref, indépendamment de tout, c'est-à-dire indépendamment de tout contenu de vérité ou de fausseté d'une quelconque affirmation, l'accusé c'est toujours et encore le juif. Il doit, inlassablement, fournir la preuve de son innocence.

A leurs yeux les Protocoles dévoilaient la dimension et l'imminence de la conspiration juive contre la chrétienté en général, la Sainte Russie en particulier. Le fer de lance de cette bataille contre le complot juif (Antéchrist) fut, on le sait, la Confrérie de Saint Michel l'Archange qui regroupait alors une grande partie de ces officiers tsaristes. L'on comprend aisément que ces hommes vécurent la révolution de 1917 comme la preuve tangible de ce véritable assaut de Satan contre la divinité, contre la grande et éternelle Russie orthodoxe. Le nombre important de juifs parmi les plus prestigieux dirigeants de la révolution d'Octobre, alimenta bien entendu ce genre d'interprétations grotesques. La victoire de Satan en Russie fut présentée alors comme le prélude d'une insurrection généralisée des forces du Mal : la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Eglise catholique, ainsi que tous les partis démocratiques de l'Europe étaient déjà tellement minés de l'intérieur par le grand complot judéo-maçonnique que la catastrophe générale était imminente. Bref, en la personne de la révolution russe le plan des Protocoles venait de recevoir son début de réalisation. C'était là la preuve irréfutable que Les Protocoles étaient absolument authentiques !

Ce furent précisément des gens de cette espèce qui, fuyant la révolution de 1917, introduisirent Les Protocoles en Allemagne. Nous sommes aux lendemains de 1917 et à la veille des mouvements révolutionnaires qui vont secouer l'Allemagne et l'Autriche. Moments décisifs et cruciaux pour l'histoire de l'Europe. Et c'est dans ce climat précis de combat et de répressions sanglantes, consécutives aux défaites de 1919-1921, qu'un obscur agitateur, du nom d'Adolf Hitler, va saisir les fameux faux Protocoles pour en faire l'arme idéologique et politique que nous connaissons. La suite tragique n'est que trop connue pour insister davantage ici. C'est le "théoricien" du nazisme, Alfred Rosenberg, qui, parlant des Protocoles des Sages de Sion, nous résume le mieux la dimension apocalyptique de la tragédie qui va suivre :

*Tandis que s'effondre l'univers, une ère nouvelle s'instaure (...)
Un des signes précurseurs de la lutte imminente pour le
nouveau régime mondial est l'identification du démon qui est
cause de nos maux actuels. Alors s'ouvre la voie des temps
nouveaux. (1)*

Le démon, la cause ... étaient déjà désignés ; les "temps nouveaux" ... avaient, eux aussi, déjà commencé.

(1) Alfred ROSENBERG, Die Protokolle der Weissen von Zion und die Jüdische Weltpolitik, Munich 1933, p. 133, cité par Norman COHN "Permanence des millénarismes" in Le Contrat social, vol., VI, n° 5, sept-oct., 1962, p. 291 (souligné par nous).

Strasbourg, le 25 février 1985

Chers Amis,

Nouveau lecteur du Bulletin de la Fondation Auschwitz, je tiens à vous faire connaître mon sentiment à son sujet. Il me paraît nécessaire qu'un pareil bulletin comprenne, en plus des rubriques habituelles dans une revue (par exemple, des notes de lecture), des articles de type divers, aussi bien de témoignage que des articles de fond, des articles d'analyse théorique. De ce dernier point de vue, l'ouverture d'un débat sur le concept de totalitarisme à laquelle procède l'article de Yannis Thanassekos (bulletin n° 6-7) me paraît bienvenue.

Il est en effet indispensable qu'une publication qui se propose de garder vivante la mémoire des camps engage aussi une réflexion sur les processus sociopolitiques dont ces camps furent la matérialisation et l'aboutissement, processus qui continuent pour la plupart à oeuvrer dans les sociétés contemporaines. Et cela est d'autant plus urgent qu'on assiste de nos jours à une entreprise d'oblitération de tout effort analytique et théorique sur ce sujet, comme d'ailleurs à une entreprise plus générale de dénigrement de toute pensée au service de la lutte pour l'avènement d'une humanité libre. Je me propose d'ailleurs de vous faire parvenir une contribution sur ces questions pour l'un de vos prochains bulletins.

Veuillez agréer, chers Amis, l'expression de ma fraternelle solidarité.

Signé : A. BIHR
5, rue Specklin
F 67000 STRASBOURG

NOTES DE LECTURES

David ROUSSET, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Editions de Minuit, Documents, 1965, 190 p.

Témoignage et analyse, L'univers concentrationnaire de David Rousset, paru en 1946 mais rédigé dès août 1945, est une des oeuvres majeures de la "littérature concentrationnaire".

A peine sorti de l'enfer des camps, Rousset nous livre un témoignage frappant, sans fard ni concession, mais, surtout, profondément humain. Il nous y brosse, en quelques lignes, de saisissants portraits de ses compagnons de détention, qui d'individus en deviennent symboles. Visages entr'aperçus, silhouettes esquissées en quelques mots, personnalités transparaissant admirablement sous la défroque du déporté, ils sont de ceux que l'on ne peut oublier. Maniant un humour désespéré et kafkaïen, usant d'une langue splendide et d'un style admirable, sans jamais donner l'impression qu'il a voulu faire oeuvre de littérateur, Rousset tient son lecteur. Sans scènes atroces, sans détails abominables, Rousset nous fait comprendre, pour autant que faire se peut, l'horreur concentrationnaire. Il n'écoeure pas, il nous touche.

La qualité et la force du témoignage de Rousset suffiraient à elles seules à ranger son ouvrage au nombre des classiques. Mais l'auteur va plus loin, beaucoup plus loin. Il analyse avec une lucidité rare, pour ne pas dire unique à l'époque de son travail - si l'on excepte Kogon - le fonctionnement interne des K.L. Refusant un martyrologue généralisateur, il insiste avec raison, sur les fossés, les abîmes mêmes, qui séparent les détenus suivant leur position au sein de l'administration interne du camp. Entre un détenu "privilegié" et un déporté perdu dans la masse, la différence des conditions de vie peut souvent correspondre à celle entre la vie et la mort : "Les bureaucrates à tous les échelons se distinguent donc par une vigueur physique et une carrure tranchant sur la misère physiologique de la plèbe" (p. 139). L'auteur met également en évidence la séparation fondamentale, essentielle, qui sépare "politiques" et "droit commun", ces derniers constituant un rouage essentiel au bon fonctionnement du système concentrationnaire tel que conçu par les nazis. "Les politiques allemands avaient servi de cobayes pour l'élaboration d'une science de la torture en pleine possession de ses moyens. En conséquence, après dix ans, leur phalange était plutôt réduite. (...) Les "droit commun" allemands, au contraire, en

pleine vigueur" (p. 61). "Les criminels sont indispensables à l'univers des camps, ils assurent la permanence des ruines psychologiques (...) Par leur nombre même, les "droit commun" agissent souverainement. Ils rendent impossibles et factices toutes les solidarités. Ils installent les forces et les ruses comme seuls rapports naturels entre les hommes. Ils exaspèrent les préjugés nationaux, placardent en grandes affiches hurlantes toutes les superstitions locales, toutes les dégradations individuelles perverses et viles, toutes les faims deviennent meurtrières. Les hommes verts ont écrit la charte des valeurs concentrationnaires" (p. 65).

Enfin, il dépeint avec vigueur les luttes pour le pouvoir qui ont opposé verts et rouges et l'influence de leur issue sur la vie des déportés.

Une oeuvre forte et intelligente qui se détache très nettement de l'ensemble de la production littéraire et historique sur les camps de concentration. C'est un livre fondamental et donc indispensable qui marque le lecteur.

F. DEGIVES

Christine SOMERHAUSEN, *Les Belges déportés à Dora et dans ses Kommandos*, Centre Guillaume Jacquemyns / Amicale des Prisonniers politiques de Dora et Commandos, Bruxelles, 1979, 296 pages.

En dépit du très net regain d'intérêt que l'on constate actuellement pour la période nazie - intérêt dont il y aurait lieu, par ailleurs, d'analyser les raisons parfois justifiées, souvent ambiguës -, rares restent les travaux scientifiques et sérieux sur le sujet, surtout en Belgique où l'histoire de la déportation ne semble pas avoir tenté beaucoup d'historiens.

Ce n'est pas un des moindres mérites de Christine Somerhausen d'avoir su traiter, avec une remarquable rigueur, un sujet encore peu exploré, et d'avoir pu s'en distancier suffisamment pour nous livrer une impeccable analyse historique du phénomène concentrationnaire sans réduire néanmoins son travail à un exposé froid et désincarné, dépourvu de tout impact affectif ou humain. La raison en tient certainement à la méthode choisie par l'auteur, qui lui permet de saisir dans sa réalité tant objective que subjective la vie des prisonniers dans un camp de travail, méthode combinant deux types d'approches complémentaires: une étude statistiques sur dossiers et une enquête qualitative réalisée à la fois par questionnaires et interviews.

Le travail consiste en une monographie relative aux Belges déportés dans un camp un peu particulier: moins connu que d'autres par le grand public, Dora rassemble, au cours d'une existence relativement courte (août 1943 - automne 1944), une population pourtant aussi nombreuse. Dépendant à l'origine de Buchenwald, surnommé même "l'enfer de Buchenwald", Dora répond essentiellement à des objectifs industriels et militaires: mettre au travail une main-d'oeuvre concentrationnaire destinée à creuser une usine souterraine où la société Mittelwerk assemblerait des armes secrètes, les V1 et V2, au rythme intensif de neuf cents fusées par mois.

L'analyse du recrutement et de la vie quotidienne des 4 % de Belges déportés à Dora, parmi une majorité de Russes et de Polonais, met en relief une série de données, particulièrement intéressantes parce que neuves. Si certaines paraissent conformes à une logique simple - l'âge, critère essentiel pour l'orientation vers Dora, y amène une population jeune comprise entre vingt et trente ans -, d'autres sont plus surprenantes, par exemple 57 % de mortalité parmi les détenus belges pour un taux moyen d'ensemble de 33 %, mais elles ne pourront être expliquées tant que des travaux analogues n'auront pas été menés parallèlement avec le même sérieux et la même précision.

Il faut, dès lors, non seulement rendre hommage au Centre Guillaume Jacquemyns d'avoir édité, conjointement avec l'Amicale des Prisonniers politiques de Dora et Commandos, un travail aussi solide, mais reconnaître à ce Centre le mérite d'avoir assuré une diffusion certaine à un remarquable travail universitaire qui, sans lui, serait resté méconnu comme c'est trop souvent le cas d'excellentes études. Cette publication - malheureusement épuisée - s'inscrit du reste dans un programme d'ensemble plus vaste que de jeunes chercheurs belges ont décidé de promouvoir, en mémoire à l'historien et sociologue Guillaume Jacquemyns.

Liliane VIRE

Lydia CHAGOLL, *Au nom du Führer*, Ed. Jacques Antoine, Bruxelles 1980, 147 p., ill.

Après le film bouleversant de Lydia Chagoll, voici son livre qui s'ouvre sur la Déclaration des droits de l'enfant.

L'enfant. L'auteur nous le montre dans l'horreur et l'injustice. Des mots qui devraient s'opposer. Des mots qui deviennent pourtant insoutenables sous la caméra de Lydia Chagoll. Images de vie et de mort qui nous dévoilent impitoyablement les tortures et les crimes dans les camps de concentration où les bourreaux n'épargnaient même pas les enfants. Textes qui nous touchent avec férocité au plus tendre de nous-mêmes, parce qu'ils sont tous des citations authentiques extraites de publications nazies, de lois, de manuels scolaires ...

Un livre qui déchire le coeur et ouvre les yeux.

Voir avec les yeux de ceux qui sont morts. C'est un des secrets de l'indéniable talent de Lydia Chagoll.

Diane GODSOUL

Adelin GUYOT et Patrick RESTELLINI, *L'Art Nazi*, Ed. Complexe, Bruxelles, 1983, ill.

Cet ouvrage, illustré de documents iconographiques souvent inédits, mérite notre attention ; les auteurs y démontrent en effet que l'art nazi peut être une des clés d'analyse du régime national-socialiste.

En 1933, du rapport des forces - noblesse, classe moyenne, paysannerie, police, armée, d'une part et classe ouvrière d'autre part - Hitler sort vainqueur et sachant qu'il ne peut se contenter d'utiliser seulement la terreur et les armes pour soumettre les foules, il décide de favoriser une révolution culturelle et impose aux Beaux Arts ses conceptions artistiques personnelles : pompeuses et limitées. "L'art doit consister à attirer l'attention de la multitude (...), son action doit toujours faire appel au sentiment et très peu à la raison" (*Mein Kampf*).

D'où découlent la destruction de toute la culture de Weimar, le grand autodafé de mai 1932 qui détruira 25.000 livres "corrupteurs" ou "judéo-bolcheviks"; la création de la Chambre de la Culture présidée par Goebbels lui-même (!) qui favorise avant tout le cinéma pour sa faculté d'agir directement sur la psychologie des masses

87

et la radio qui est axée sur les thèmes de la communauté raciale et du nationalisme et les campagnes d'intimidation et d'expulsion dirigées contre des artistes et des philosophes, tels Remarque, Freud, Eisenstein, Hindemith, Stravinsky, Schönberg, Heinrich et Thomas Mann, Fritz Lang, Marlène Dietrich et tant d'autres. (Ces mesures frappaient évidemment d'abord les Juifs, accusés par Hitler d'être "les auteurs des neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du chiqué dans les arts, des stupidités théâtrales" - Heinrich Himmler, *Hitler m'a dit.*)

Rien désormais ne peut être créé sans l'approbation d'Hitler, du parti ou de ses dirigeants. L'art n'est plus créativité et imagination ; il n'est qu'un instrument politique, une pédagogie dont le but est d'exprimer l'idéologie de l'Etat et de permettre à la masse d'accéder à une culture authentiquement allemande : exaltation de la beauté aryenne, de la paysannerie, de la famille, de la virilité de l'homme aux dépens de la femme assujettie, encouragée par la mégalomanie d'Hitler et "magnifiée" par Albert Speer qui conçut le palais du Führer, les jardins suspendus et la Salle des Congrès à Nuremberg au sujet de laquelle Hitler déclara lors de la pose de la première pierre : "Même si le mouvement (national-socialiste) devait être réduit au silence, ce témoin, après plusieurs millénaires, parlera encore de lui au sein d'un bois sacré de chênes antiques, les hommes contempleront avec une stupeur empreinte de vénération, le premier des édifices géants du IIIe Reich". (J. Fest, *L'Art nazi, un art de propagande*, p. 239)).

Les auteurs de *L'Art Nazi*, sans prétendre donner dans leur livre une interprétation générale du phénomène hitlérien, mettent parfaitement en lumière les tactiques habiles et maléfiques du nazisme au travers de l'analyse de la politique artistique du IIIe Reich.

Diane GODSOUL

Politzer contre le nazisme. Ecrits clandestins (février 1941). Textes présentés par Roger BOURDERON, avant-propos de Claude MAZAURIC, Messidor/Ed. Sociales, Paris, 1984, 160 pages.

L'historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de la Résistance, Roger Bourderon, présente ici une réédition des textes antinazis de Georges Politzer, jeune et brillant philosophe marxiste, membre du PCF, fusillé par les Allemands en mai 1942.

88

Bourderon, dans son introduction : "Politzer ou la passion des Lumières", évoque différents écrits clandestins publiés par le PCF en France occupée en vue de "lutter contre l'obscurantisme, climat intellectuel de la Nouvelle Europe" (p. 12). Parmi ces pamphlets, B. retient deux textes de Politzer écrits en réponse au discours que l'idéologue nazi Alfred Rosenberg prononça à la Chambre des députés (novembre 1940), publié sous le titre : Sang et Or. Règlement de comptes avec les idées de 1789. Dans de nombreux articles parus "dès avant la guerre, (Politzer) avait vigoureusement ferrailé, sur le terrain philosophique, contre l'obscurantisme nazi" (p. 16). La réflexion du philosophe s'inscrit dans la démarche politique de l'ensemble du PCF, mais, en raison de la personnalité même de Politzer, elle n'en constitue pas moins un apport spécifique et dépasse les analyses politiques et l'orientation du Parti par sa portée générale durable. Par ses approches, P. apparaît en effet d'une étonnante modernité.

---oOo---

En février 1941, sous le pseudonyme de Rameau, paraît, dans le numéro un de la revue clandestine La Pensée libre, un article intitulé : L'obscurantisme au XXe siècle (ici p. 35-68). Ce pamphlet philosophique, de la plume de Politzer, est une réponse virulente au discours de Rosenberg. P. y réfute point par point les affirmations de R. et expose son propre point de vue à propos de l'idéologie nazie. Il relève en outre que R. n'en est pas à une contradiction près : "M. Rosenberg a consacré un ouvrage de 712 pages (1) à expliquer que le racisme était un mythe, et non une vérité, et trois volumes (2) à affirmer la vérité du racisme" (p. 39). "M. Rosenberg dit, dans son discours de Paris, que l'Allemagne hitlérienne libérera les peuples de l'étalon-or international, et il dit, dans le même discours, que l'or sera dans l'avenir étalon international" (p. 39-40). Ces quelques lignes donnent le ton du style de Politzer.

Rosenberg affirme que la vérité historique n'existe pas. P. réplique que l'interprétation de R. consiste à refaire l'histoire "selon les nécessités de la propagande national-socialiste" et que sa "théorie de la méthode historique est un plaidoyer en faveur de la falsification de l'histoire" (p. 40).

(1) Le Mythe du XXe siècle

(2) Sang et Honneur

P. critique de même l'"analyse" que R. a consacrée à la Révolution française et aux idées de 1789, lesquelles, selon R., auraient germé dans les cerveaux de "penseurs exaltés". P. met encore une fois en évidence les contradictions, contre-vérités et omissions de R. P. attaque le capitalisme, l'impérialisme allemand, la théologie raciale, la Kriegspropaganda, l'idéologie nazie en prenant à rebours les thèmes exposés par R. Se référant à Lénine, P. argumente à propos du traité de Versailles. Enfin, il démonte brillamment ce qu'il appelle les "prophéties de M. Rosenberg". Et Politzer conclut : "Contre-révolution du XXe siècle qui, n'osant pas dire son nom, s'appelle révolution du XXe siècle ; obscurantisme du XXe siècle qui, n'osant pas dire son nom, s'appelle idéologie du XXe siècle ; capitalisme qui, n'osant pas dire son nom, s'appelle socialisme, le 'national-socialisme' appartient non au monde nouveau, mais au monde ancien, non pas au monde qui commence, mais au monde qui finit" (p. 67).

---oOo---

Révolution et contre-révolution au XXe siècle. Réponse à 'Or et Sang' de M. Rosenberg (p. 71-143) est le second texte clandestin de Georges Politzer. Il y reprend, en les développant, les thèmes déjà abordés dans le premier et approfondit son analyse : critique de la méthode historique de Rosenberg, définition du conflit mondial, propagande de guerre, révolution de la pensée au XXe siècle, Révolution française, réaction ; polémique vigoureuse contre le racisme, l'Ordre Nouveau, etc. Selon P., "le national-socialisme est la contre-révolution honteuse" (p. 119) et "la condition fondamentale de la victoire (...) c'est l'union de tous les opprimés contre leurs oppresseurs" (p. 138). Les dernières pages sont un vibrant hommage à l'URSS et à Staline où "l'Union soviétique apparaît, dans tous les domaines, comme l'espoir des peuples" (p. 141).

Malgré le pacte germano-soviétique de 1939, Politzer a, envers et contre tout, maintenu sa confiance à l'URSS et à son chef. Communiste convaincu, membre du PCF, il n'a pas craint, dès le début de l'occupation, d'afficher son opinion antinazie et prosoviétique ; courageusement, il n'a pas hésité à l'exprimer dans les deux pamphlets publiés ici.

En annexe, nous trouvons le texte du discours de Rosenberg, paru dans Le Matin du 28 novembre 1940 et un fac-similé, en allemand (!), de la couverture et d'une page de la brochure Révolution et contre-révolution au XXe siècle.

Eliane JACQUEMYS.

Henri BERNARD, Roger GHEYSENS, *La Bataille d'Ardenne. L'ultime Blitzkrieg de Hitler*, Duculot, Paris-Gembloux, 1984, 185 p. Ill. bibliogr., index.

Henri Bernard, professeur non seulement émérite mais aussi méritant à l'Ecole Militaire, conte ici en forme de livre, avec Roger Gheysens, une série de documents et d'analyses se succédant depuis quarante ans.

C'est un livre d'Histoire - et non d'histoires - qui retrace l'aventure hitlérienne de décembre 1944 avec rigueur, écartant quelques légendes tenaces qui ont circulé, çà et là, pour restituer les faits, dénombrer les forces en présence de part et d'autre, rapporter la vision allemande comme la vision alliée de la bataille.

Et d'abord, il brosse le contexte dans lequel, depuis la bataille de Normandie, se prépare cette contre-offensive.

Entre parenthèses, rappelons que l'information allemande, parvenue à Auschwitz dès le 15 décembre 1944, déclencha une vague de désespoir chez beaucoup de nos camarades, épouvantés de lire dans les communiqués Malmédy, Bastogne, Dinant. Pour tenter de les rassurer, j'avais baptisé cette attaque de "ESRO" (Ehre Selbstmord Runstedt Offensive) soit "Offensive Runstedt de Suicide d'honneur", mais sans obtenir toujours leur conviction ...

Henri Bernard s'élève contre la "légende" selon laquelle le déclenchement, le 12 janvier 1944, de l'offensive soviétique à l'Est avait joué "un rôle décisif" dans l'échec des nazis. S'il est vrai que la retraite allemande avait alors déjà commencé, il n'en reste pas moins que les Soviétiques, en acceptant d'avancer la date de l'offensive prévue, ont accentué la débâcle hitlérienne.

Un bon livre, pour amateur de stratégie seulement.

René RAINDORF

Renaat LAMBRECHTS, *Wir Muselmänner. Memorandum van een Politieken Gevangene*, 253 blz.

Als zeventienjarig actief lid van een verzetsbeweging werd René Lambrechts eind 1943 opgepakt. Bijna twee jaar duurt de tocht die hem zal leiden langs de concentratiekampen van Esterwegen, Gross-Strehlitz, Gross-Rozen, Dora en Nordhausen. Deze heruitgave van het werk uit 1947 blijft erg persoonlijk en daardoor erg menselijk. Dit boek wil geen studie zijn van het KZ-systeem, wel een getuigenis hoe

het daar is geweest. Ongenadig hard leidt het boek soms ook tot harde oordelen die evenwel geen haat maar wel een ontzettende ervaring verwoorden. In een uitgebreid nawoord verantwoordt Lambrechts overigens zeer overtuigend de heruitgave van het werk. Wat voor twijfelachtige excuses er ook geuit zijn, de misdaden die er in de Hitleriaanse kampen gebeurd zijn, zullen nooit verontschuldigd kunnen worden. Al geeft de auteur grif toe dat ook van hem - die het onvoorstelbaarste heeft meegemaakt - geen definitief oordeel kan verwacht worden. Het moet een waarschuwing blijven, en zij die de kampen als naoorlogse geschiedvervalsing of propaganda afdoen, zouden beter twee keer nadenken vooraleer één der grootste misdaden uit de werelgeschiedenis goed te keuren. Daarom is dit boek niet alleen een blik op gisteren maar vooral een pijnlijke waarschuwing voor vandaag en morgen.

Het gebruik van hetzelfde zetwerk leidt wel tot een bewaarde oudere spelling die echter niet storend is.

Jef BODEN

Jona OBERSKI, *Kinderjaren*, 's-Gravenhage, 1984, 102 blz

Later. Ze zou het mij later nog weel eens uitleggen. Later ... Jona Oberski was zes, zeven toen in Amsterdam niet alleen de oorlog maar later ook Westerbork en Bergen-Belsen over hem heen kwam. De ogen van zo'n kind nemen heel wat waar. Vreemde dingen. Plotseling moet hij zaken doen die voorheen niet mochten. Van de ene dag op de andere wordt hij geconfronteerd met het kampeven, de dood. Zijn vader en zijn moeder verdwijnen uit zijn leven. Hij reageert schijnbaar gehard maar het zal nog jaren duren vooraleer het hem werkelijk doordringt wat hem overkomen is.

Jona Oberski schreef een onthutsend beeld van zijn kinderjaren. Door de ogen van het kind verschijnen de wreedste gebeurtenissen in alle eenvoud, maar ook de banaalste feitjes zijn beladen met de ongenadigheid van de volwassenenwereld.

Onvoorstelbaar blijft het en het is zeer de vraag of de kleine Jona nu jaren later al een antwoord heeft gekregen op zijn kinderjaren. Mede de speciale invalshoek van het kind maakt dit tot een indringend, sterk en onmisbaar boek.

Jef BODEN

Dr Georges MONTANDON, *Comment reconnaître le Juif ?*, Paris, Nouvelles Editions Françaises, 1940, 93 p.

Il convient, au préalable, avant de se plonger dans la lecture de ce texte, de bien s'imprégner du fait qu'il fut édité en 1940 et plus précisément encore en novembre 1940. D'emblée nous nous trouvons confrontés avec un de ces nombreux chefs-d'oeuvre littéraires qui n'honore pas l'humanité et encore moins l'étiquette scientifique qu'il s'accorde. Immédiatement, est posé le rôle que d'aucuns ont pu, ou auraient pu jouer en étayant des thèses raciales, voire ségrégationnistes, en se targuant d'une étiquette scientifique ou doté d'un certain savoir. Cet aspect déontologique souligné, revenons au document. Il se décompose en deux parties. La première ambitionne de décrire "objectivement" les caractéristiques physiques du Juif et la seconde le portrait moral. En prime, il est offert au lecteur potentiel un feuillet bibliographique de la même veine.

Inspirée par les valeurs raciales d'outre-Rhin en vigueur à l'époque, enveloppée dans un cadre pseudo-scientifique, la première partie de l'ouvrage s'acharne à démontrer les caractéristiques physiques du Juif. Toute cette anthropologie physique assez caricaturale laisse perplexe. C'est un ensemble de lieux communs, d'affirmations aisées, d'un ramassis de bobards que l'on pourrait attribuer à toute minorité que l'on désire exclure. Ces descriptions sont peu rigoureuses. C'est ainsi que l'on peut lire page 20, "le type racial judaïque est une association, à un degré quelconque, de caractères arménoïdes et araboïdes." Les pages 25 à 28 rassemblent une énumération de perles. On découvre ainsi que les Juifs sont identifiables grâce à "des lèvres charnues, dont l'inférieure proémine souvent, parfois très fortement (il n'est pas illégitime d'y voir un résidu de facteurs négroïdes)" un peu plus loin on découvre non sans étonnement que "le cheveu frisé, qu'il est également légitime de rattacher à une ascendance négroïde". La finesse de l'observation permet de reconnaître le Juif à d'autres traits qui sont "les épaules légèrement voutées, les pieds plats".

Dans le domaine de la pathologie, l'imagination de l'auteur frise un prix Nobel (de la bêtise). Il est attribué au Juif "une forte proportion de cas de diabète, de lèpres, de névroses". L'odorat, paraît-il, permet d'identifier le Juif car "le chimisme des glandes sudoripares (...) et dégage une odeur rance."

En lisant toutes ces descriptions, rire semble être une attitude. Au second degré, le rire se fige, s'efface et laisse place à l'interrogation, non pas que quelques esprits torturés, probablement motivés par un intérêt quelconque, aient inventé de

tels propos, mais l'impact qu'ils ont eu dans les mentalités. Des croyances se sont forgées avec l'aide de semblables affirmations. Et au troisième degré, leur persistance ainsi que leur transposition envers d'autres minorités dans les temps présents.

La seconde partie de ce livre vise à partir d'écrits de différents auteurs à dresser le portrait moral du Juif. Cet essai de synthèse est tout aussi déroutant. Il vise à cautionner les propos tenus dans la première partie dite scientifique par des illustrations littéraires provenant de Céline, Michelet, Zola et d'autres encore.

La grande thèse développée dans cette seconde partie prétend que le Juif est inassimilable, que partout dans le monde il forme un Etat dans l'Etat. Les raisons sont : "1. à cause de sa religion et de sa morale ; 2. de sa soif de l'or ; 3. de ses instincts révolutionnaires et finalement de ses aspirations à la domination universelle." Le bouc émissaire parfait.

Que penser, en découvrant quarante-cinq ans plus tard un tel ouvrage ? En interdire la lecture serait cautionner l'obscurantisme, par contre le conseiller comme exemple à ne pas suivre me semble plus opportun.

Yvan LEPAGE

LE FASCISME A L'HEURE BELGE

Jacques de LAUNAY, *La Belgique à l'heure allemande*, Ed. Paul Legrain, Bruxelles, 1977.

Jacques de LAUNAY, *Histoires secrètes de la Belgique, 1935-1945*, Ed. Paul Legrain, 1977.

C'est tout de même grave. Une perfide attaque non seulement à la Résistance belge, mais aussi à la conscience démocratique la plus élémentaire. Deux "livres" scandaleux ! Suffocants ! Des interprétations révoltantes, des mensonges inimaginables, une mauvaise foi... tout est mis en oeuvre pour faire l'apologie de la collaboration belge. Travail d'historien ? Allons donc ! Plutôt travail d'un sinistre marchand de ragots au service d'une politique et d'une idéologie ultra-réactionnaires. Réhabilitation du fascisme et de la collaboration, éloge des forces d'occupation allemandes et de leurs hauts représentants en Belgique, complaisance à l'égard des tortionnaires nazis, plaidoyer en faveur des bas-fonds collaborationnistes de la société belge, véritable insulte à notre histoire la plus récente, les "livres" de Jacques

de Launay participent de la démarche et de l'idéologie néo-fascistes actuelles.

Un choix d' "illustrations", choisies parmi tant d'autres : "Les fascistes au sens noble du terme (...) n'étaient pas, dans ces années 1938-1940, dans le parti rexiste" (La Belgique, p. 16), ce dernier disposant tout de même encore "d'une petite équipe de jeunes intellectuels de pensée élevée" (ibid.).

Le tristement célèbre Paul Colin ? "Un excellent journaliste, critique d'art de qualité, remarquable historien (...)" (La Belgique, p. 103). Les journalistes belges au service de l'occupant ? Des traîtres ? Pas du tout ! Sachez que "la question qui se posait alors était de savoir s'il fallait maintenir le moral de la population par une collaboration restreinte (...)" (ibid., p. 102).

Degrelle ? "Il a saisi l'occasion de la guerre de Russie pour tenter de conquérir, de haute lutte, la place de la Belgique dans l'Europe nouvelle" (La Belgique, p. 154). L'Europe "nouvelle" de Degrelle, celle peut-être de Jacques de Launay, c'est évidemment l'Europe hitlérienne, c'est-à-dire un continent transformé en un gigantesque camp de concentration.

La Légion Wallonie, cette armée honteuse au service de la dictature hitlérienne ? "Elle s'est bien battue, avec brio, avec héroïsme (...). Par ailleurs, son chef moral, car il fait ses classes comme les autres et gravira les échelons un à un, de soldat à général, se bat très bien et sera blessé cinq fois" (La Belgique, p. 155).

Les Partisans Armés ? Des "agresseurs" qui ont réussi à "dresser les nationaux les uns contre les autres pour qu'ils s'éliminent réciproquement" (La Belgique, p. 158). Quels sont ces "nationaux" ? Les collaborateurs d'une part, que de Launay oppose à la racaille : "chômeurs professionnels, isolés, aigris, cocus, jaloux ou simples mauvais sujets (qui) en voulaient (...) à leurs concitoyens estimés" (ibid., p. 99).

Les ressources des partisans ? "L'argent manque, on le prend là où il est, chez les Belges" (La Belgique, p. 140).

Les tortionnaires nazis et leurs complices belges, les sinistres délateurs ? De la blague ! Jacques de Launay nous révèle "la répugnance morale et pratique de l'occupant à se servir des dénonciations" (La Belgique, p. 141) !

Les femmes belges sous l'occupation ? "La société (sous l'occupation, Y.T.) en était transformée par la prédominance que les femmes accordent à certaines valeurs bénignes pour la plupart des hommes : la beauté, et ce qui la montre, la danse, le sens inné de la liberté, l'éloquence et le chant, le goût des arts, l'intuition dans le raisonnement. Aussi par les excès féminins : frivolité, lâcheté, versatilité, plaisirs. La réaction à l'occupation fut en majorité et avant tout féminine. De ce point de vue (...)

les Allemands n'ont pas compris qu'ils devaient tout d'abord plaire aux femmes" (La Belgique, p. 99). Ben voyons !

Les cadres de l'armée d'occupation nazie ? De véritables intégrités morales et intellectuelles ! Le général von Falkenhausen, commandant militaire de l'occupation allemande en Belgique ? Un véritable "saint", une bonté innée ! Citant avec complaisance le major Baumann, secrétaire de von Falkenhausen, de Launay nous apprend que "le général s'attachait avec passion à son travail en Belgique. Très intelligent (...) il est attaché aux principes du Kaiser Guillaume Ier : éthique chrétienne, comportement modeste, préoccupation constante des subalternes, esprit de justice, désintéressement et non-recherche de la récompense" (La Belgique, p. 217).

On pourrait puiser à l'infini les citations du genre. Terminons par l'explication que donne l'auteur sur la "question royale", tant controversée jusqu'ici : "(...) le Roi (...) eut toujours deux fers au feu. Le souverain encouragea les Belges les plus actifs qui s'engagèrent dans la résistance comme dans la collaboration. N'était-ce pas le devoir du Roi de maintenir la dynastie, lien des communautés nationales, et de préserver l'indépendance du pays quel que fût le vainqueur ?" (La Belgique, p. 107). Encourager la collaboration, maintenir l' "indépendance" du pays y compris sous la botte de la barbarie nazie, tel était, pour de Launay, le devoir de Léopold III. Jamais description aussi explicite n'a été faite de la politique du roi sous l'occupation. Et cette description ne vient pas d'un antiroyaliste, ou d'un républicain, mais directement d'un royaliste, d'un royaliste il est vrai qui a perdu les pédales.

Yannis THANASSEKOS

Geoffrey JUKES, *Stalingrad. 300.000 hommes encerclés*, Marabout, coll. "Histoire illustrée de la Seconde Guerre mondiale" (série Batailles), Verviers, 1971, 189 pages. III.

Pendant des mois, les habitants des pays occupés ont fixé anxieusement leurs regards sur un petit point perdu quelque part en Russie : Stalingrad. Cette ville pour eux quasi inconnue avant juin 1942, allait devenir le symbole de la résistance soviétique à l'avance des armées nazies et porter tous les espoirs des nations européennes asservies. Qui ne se souvient du soulagement et même de la joie intense (pour ne pas dire de la jubilation) qui s'empara des occupés lorsqu'ils apprirent la

capitulation du feld-maréchal Paulus à Stalingrad le 31 janvier 1943 ! Ce sont toutes les péripéties de l'avance allemande en U.R.S.S., les contre-attaques soviétiques, les tactiques des différentes armées en présence, leurs victoires et leurs échecs que nous relate par le menu Geoffrey Jukes qui explique très clairement la stratégie d'encerclement mise sur pied par le haut commandement soviétique.

E.J.

Alan WYKES, *Leningrad. 900 jours de siège*, Marabout, coll. "Histoire illustrée de la Seconde Guerre mondiale" (série Batailles), Verviers, 1971, 187 p. Ill.

Quelques mois à peine après l'attaque allemande du 22 juin contre l'Union soviétique, en septembre 1941 - au seuil de l'hiver russe -, Leningrad bombardée, encerclée, isolée tout là-haut à l'embouchure de la Néva, ignore encore qu'elle s'apprête à subir le plus long siège des temps modernes : 900 jours ! Ni le froid intense, ni les bombes, ni le blocus, ni les privations de toutes sortes n'eurent raison de la ténacité des défenseurs de la ville qui s'accrochèrent à leurs positions, procédèrent à l'évacuation partielle des habitants et des industries, organisèrent la défense de la splendide cité de Pierre le Grand et tinrent bon deux ans et demi. Cette résistance acharnée d'une ville à l'irrésistible Blitzkrieg nazie étonna le monde entier et fit renaître l'espoir en Europe occupée : "Leningrad tient toujours !" Alan Wykes retrace cet épisode important de la Seconde Guerre mondiale. Le lecteur se trouve tantôt prisonnier dans la ville investie, tantôt présent dans les P.C. nazis où l'on tente vainement de venir à bout de l'entêtement des assiégés à défendre leur ville en ruines. Un an presque jour pour jour après la reddition de la VIe armée de Paulus à Stalingrad (31 janvier 1943), les Soviétiques purent annoncer la levée du blocus de la grande ville du Nord (27 janvier 1944).

E.J.

Lydia CHAGOLL, *S'échapper par l'entrebaillement d'une porte*. Ed. Vie Ouvrière, Bruxelles, 1984, 77 pages.

La poésie de Lydia Chagoll et la femme qu'elle est dans la vie et au travers de ses films ne font qu'un. Elle atteint souvent à l'universel par ses thèmes : l'absurdité de la condition humaine, la révolte de l'homme contre le conformisme, l'horreur de la guerre et des camps d'extermination.

Les poèmes de Lydia Chagoll - et j'évoque surtout ici ceux qui sont groupés sous le titre Mémoire (puisque'ils parlent de la guerre et d'Auschwitz) - sont purs et denses. Pas une phrase de trop, pas un mot qui n'appelle infailliblement l'autre.

La méditation profonde et bouleversante d'une femme qui a survécu à l'enfer des camps et qui ne peut oublier "les tronches hideuses qui crachent du méchant". Un poète qui ne comprend :

toujours pas
pourquoi
pourquoi
pourquoi on vous a laissés
massacrer.

Diane GODSOUL

Ce recueil est en vente dans les librairies et les droits d'auteur reviennent intégralement à l'A.s.b.l. "Pour un sourire d'enfant".

Georges GORIELY, *1933 : Hitler prend le pouvoir*, Ed. Complexe, coll. "La mémoire du siècle", t. 16, Bruxelles, 1982, 217 pages. Chronologie, bibliogr., ill.

Un mot d'abord pour saluer le travail infatigable de la jeune équipe des Editions Complexe, d'André Versaille et de Danielle, qui a su occuper en quelques années une place éminente dans la difficile "Edition belge francophone". En particulier, la collection "Le Genre humain" dirigée par Maurice Olender, fait déjà autorité.

Le livre de Goriely, certainement, peut - et doit - être critiqué - comme toute oeuvre humaine. En particulier, une écriture souvent pesante, et l'une ou l'autre prise de position arbitraire - ou injustifiée - peuvent être évoqués (1).

Mais l'essentiel n'est pas du tout là, me semble-t-il. L'essai de Goriely de cerner les motivations profondes du succès, puis du triomphe de Hitler en Allemagne est de la plus haute importance.

J'ajouterai en toute humilité, face aux savants, que personnellement, à moi qui étais antinazi en 1933 déjà, ce livre a apporté d'utiles rappels et une tentative de systématisation de tous les éléments épars - depuis Bismarck et le traité de Versailles - dont la juxtaposition a permis le 30 janvier 1933 ... et la suite.

Et, quoi qu'on puisse penser de telle opinion excessive ou fausse, l'ensemble des faits relatés par Goriely sont du plus haut intérêt en 1985, cinquante ans après, quand une nouvelle crise de la démocratie, appuyée sur une grave crise économique et sociale, pèse sur l'Europe. Quand, à nouveau, la démagogie coule à pleins bords, partout, quand les masses risquent d'être bientôt prêtes à demander un Chef providentiel.

Tous les responsables d'alors, revanchards de Versailles, capitalistes allemands et étrangers, sociaux-démocrates capitulards, communistes se trompant fréquemment d'adversaire (cela s'appelait "moindre mal" chez les uns, "politique du pire" chez les autres), dirigeants occidentaux d'un antisoviétisme primaire et aveugle, peuvent être cloués au pilori, comme les "Munichois" Chamberlain et Daladier.

Mais ceux qui vont avoir en charge la génération de 1985 pourront utilement méditer sur l'effroyable expérience de 33-45 que ce petit livre contribue largement à vulgariser.

René RAINDORF

(1) Voir à ce sujet la critique de ce même livre par Fr. Degive dans Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° 6-7, sept.-déc. 1984, p. 115.